

JOURNAL
D'UN RECOMMENCEMENT

Du même auteur

La cote 400, Les Allusifs, 2010 (10/18 2013).

Sophie Divry

JOURNAL
D'UN RECOMMENCEMENT

NOTAB/LIA

© Visuel : PAPRIKA
© 2013, les Éditions Noir sur Blanc

ISBN : 978-2-88250-306-0

*Ne crains pas de dépasser la logique,
elle te rattrapera toujours au tournant.*

ROBERT PINGET

1.

LE BESOIN

***Cana* Saint-Jacques (Lyon), dimanche 16 novembre 2008.**

Cana Après deux semaines sans messe, je marche jusqu'à l'église Saint-Jacques pour la cérémonie du soir. L'air est froid ; les rues sont vides ; je me presse. Le ventre un peu noué ; presque une angoisse. Il est rare que plus de deux fois d'affilée je manque la messe dominicale. J'ai besoin de cette heure particulière ; oui ; ce désir d'être dans une église s'apparente presque à une nécessité physique ; à quoi comparer ? je me presse ; à l'envie de jouer d'un instrument de musique lorsque l'habitude en est prise ; au désir de retrouver un ami ; sauf qu'il ne s'agit ni d'art ni d'amitié ; j'arrive, j'entre. Comment expliquer en quoi ce manque consiste ; manque qui n'est comblé qu'en poussant la porte de bois ; qu'un groom rouillé referme ; assistance nombreuse ; manteaux en cachemire et colonnes en pierre ; gants de soie et raies de côté. Je ne connais personne ; tant mieux ; j'apprécie l'anonymat des paroisses extérieures à mon quartier. S'y développe davantage l'impression de faire corps avec des inconnus ; pendant une heure je me sens proche d'eux ; sentiment illusoire sans doute. À la fin de la messe vient le temps des annonces libres ; un homme jeune aux dents blanches fait de la réclame pour un groupe de prière hebdomadaire adepte de la « pop louange ». Dans mon sac j'ai apporté des dépliants pour les conférences culturelles et politiques de

ma paroisse. Je les confie à ce jeune homme dans l'agitation des mains qui se serrent et des manteaux qu'on remet sur les épaules. Il m'écoute et dit froidement : Ah oui, je suis au courant... c'est Saint-Théophile. J'approuve. Mais par le ton de nos voix, je sens que nous sommes devenus étrangers. Et en effet ; rien ne me paraît plus ridicule, voire dangereux, que sa « pop louange », et lui a visiblement une idée bien arrêtée sur les « rouges » de Saint-Théophile.

Saint-Théophile (Lyon), dimanche 23 novembre. La paroisse qui est la mienne ; manteaux en solde ; visages blancs visages noirs ; « messe des familles » ; chaussures percées chaussures cirées ; beaucoup d'enfants. J'ai rarement vu mon église aussi peuplée. Dans le brouhaha des conversations non encore interrompues par la première parole du célébrant, saluant du regard quelques personnes, j'aperçois, trois bancs devant moi, la nuque du prêtre de Saint-Paul. C'est donc ça : la célébration rassemble aujourd'hui les deux paroisses de l'arrondissement ; il faut donc les deux communautés et tous leurs enfants pour parvenir à remplir correctement une église. Arrive le « Notre Père » ; le nombre, l'assemblée, la récitation monotone et le silence du bâtiment m'enveloppent d'une chaleur ; quelque chose de rassérénant, de fort et de fragile en un instant. Un de ces moments difficiles à décrire, car j'ignore si ces émotions naissent d'une impression singulière – sorte d'acmé de la concentration – ou d'une réalité partagée, de quelque chose de palpable. Il est difficile d'approcher une réponse ; de mettre des mots ; on dit que la messe était bien, voire touchante ; mais au sortir de ces offices, lors de l'apéritif instauré par notre prêtre, Pascal, sur le parvis, jamais personne ne pose de questions (As-tu perçu ?... Est-ce que vous aussi, à ce moment-là ?...). Et ces ressentis s'achèvent comme des rêves : insaisissables au réveil, impossibles à dépeindre sans ennuyer son interlocuteur, on finit par se demander

s'ils ont réellement existé. *Bonjour Cana réunit deux figures*
Mais la messe est longue. Les responsables du catéchisme projettent par ordinateur les dessins des filles et des garçons, leur tendent le micro, les placent en cercle autour de l'autel. Mon esprit cherche à s'échapper ; cette exhibition des enfants me gêne ; j'ai le sentiment qu'on brusque leur timidité à des fins pauvrement théâtrales. Pour tromper mon ennui je regarde sur le pilier à ma droite une image en noir et blanc suspendue à un clou. C'est une photographie de Saint-Théophile, vide, prise depuis l'orgue ; on y voit l'intérieur de l'église telle qu'elle était disposée au début du XX^e siècle. Au bout de ce qui s'appelle la nef il y a deux marches puis une balustrade en pierre. Vers ce qui s'appelle le chœur, au-delà des marches, on voit un gros autel en marbre sculpté ; il est entouré de hautes chaises fixées au sol. En contrebas de la balustrade qui fait frontière entre les prêtres et les fidèles, des bancs sombres rangés les uns derrière les autres dans un alignement soigné et hiérarchique ; on imagine les nuques profanes tendues vers le chœur, apercevant à peine le dos du curé. *Ces deux figures sont Marie et Jésus* L'autel de la photographie est aujourd'hui caché par des paravents tendus de draps ; pendant la messe Pascal s'en sert d'écrans pour ses diapositives PowerPoint. Les rangées de bancs dans la nef n'accueillent plus que les retardataires. La balustrade en pierre qui jadis isolait les officiants a été sciée ; toute l'assemblée se rassemble en contrebas des marches. À son arrivée dans la paroisse, Pascal a changé la disposition des bancs pour les mettre en cercle autour d'un autre autel ; celui-ci n'est pas en marbre, c'est juste une caisse en bois sur laquelle l'homme à tout faire de la paroisse a cloué une planche octogonale. Une toile dissimule le montage, un large tissu couleur crème, un peu côtelé, couvre cet autel provisoire ; il demeure encore aujourd'hui et Pascal craint toujours de

faire s'écrouler le fragile édifice en s'appuyant dessus au moment de la « consécration des offrandes ». **Saint-Théophile, dimanche 30 novembre.** Violet. Le temps de l'avent a débuté, le violet des tissus accentue la solennité que je lis dans les yeux de Pascal. L'assistance d'un dimanche ordinaire ; je compte ; trente-cinq personnes au début de la célébration, à la fin je compte cinquante. J'essaie de me concentrer ; j'y parviens mal ; il y a toujours un bruit, un geste qui viennent me perturber. Fait rare, je ressens à un moment (je ne sais pourquoi, Pascal n'en parlant pas) l'envie d'aller en confession, nommée aujourd'hui « sacrement de réconciliation ». Je me dis ; ça m'aiderait peut-être, mais je ne sais pas bien à quoi : savoir prier, à savoir ce que je cherche ici ? Élan vite retombé ; je n'aurais rien à dire dans un cadre si convenu. *L'un et l'autre ont pris part à la transformation de l'eau en vin* Ma dernière confession a lieu dans l'église de mes parents ; je suis assise sur une chaise en plastique en face du prêtre chargé du catéchisme ; l'homme m'écoute le front incliné vers le sol, sans prononcer un mot ; j'avoue quelques méchancetés d'enfant ; bientôt je ne sais plus quoi dire ; je suis à court ; mais son silence dure, m'affole, alors j'invente, j'invente ; sans doute ai-je fini par me taire et m'a-t-on donné une prière à réciter, des bonnes résolutions à formuler ; aucun jugement ni punition ; mais je me souviens du silence et de mon angoisse devant cette écoute sans fin. J'avais dix ans. Depuis, rien. Comme l'immense majorité de mes coreligionnaires, j'ai déserté sans regret cette pratique. Aller en confession, ce serait surfait, ce serait de l'imitation, faire ouvrir une table de jeu quand il n'y a plus de joueurs. *L'eau changée en vin c'est un goût nouveau pour les convives* Et quand bien même il y aurait une pratique plus ordinaire, des invitations plus courantes à se confesser à Saint-Théophile, que pourrais-je dire puisque je ne suis ni voleuse ni tueuse, et que mes quelques mensonges ou

turpitudes de mon petit ego, je les garde pour moi ; trouvant ridicule de mêler des prêtres à cela, presque démesuré, vu leur surcharge de travail, qu'ils se penchent sur ma cuisine interne. D'autres que moi se confieraient, se fouilleraient, retrouveraient les mots ; les « sept péchés capitaux » ; d'autres que moi à d'autres époques que la mienne auraient une manière différente d'envisager les comptes ; de mettre en scène l'exposition de leur for intérieur. Mais moi ; ici ; dans cette messe qui s'achève ; les mots de la confession, tels que péchés, véniels, mortels, orgueil, concupiscence, tout est caduc. Mon époque, ma paroisse et mon prêtre ne me verront pas en confession. Et il y a quelque chose de si évident dans cette non-présentation de mon âme au temple ; dans toute cette obsoltescence. **Saint-François (Lyon), dimanche 7 décembre.** Loin des miens ce matin ; me réveillant dans le froid ; je traverse la ville. Il faut distribuer dans les paroisses le programme de nos conférences. J'arrive en avance ; dans la nef un organiste inconnu s'échauffe les doigts sur son clavier ; je me dirige vers un vieil homme à barbe grise ; oui, c'est bien le prêtre ; après un salut poli je lui demande de prendre la parole au moment dédié aux informations libres. Juste pour signaler la prochaine conférence ; ce sera une courte intervention. Il refuse : Vous comprenez, si tout le monde se met à faire son annonce, on ne s'en sort plus. Je n'insiste pas, ravale mes critiques ; quel manque d'entraide. J'ai envie de repartir entre des murs plus familiers ; rejoindre les miens ; mais lasse ; je m'assois vers les premiers rangs de l'église. Elle s'emplit bientôt de vieilles dames en manteau épais gardant leur toque en fourrure sur la tête. C'est le public catholique moyen : personnes âgées, majorité de femmes, plutôt bourgeoises. Trois centaines de personnes. Malgré ma contrariété je me coule maintenant dans l'harmonie qui émane du lieu ; mon esprit se laissant porter par cet ensorcellement froid ; qui

naît d'un mélange de temps figé, de notes tenues et de paroles de la Bible. *Et c'est au goût nouveau du vin qu'on reconnaîtra le signe* Je me rappelle ; mon retour à l'Église, six années auparavant ; alors que je m'étais déshabituée de ce rite ; j'assiste de nouveau à un attroupement catholique et je reste surprise. Ces assemblées hebdomadaires, ces gens se regroupant dans des bâtiments austères ; qui ne se connaissent pas ; qui doivent se côtoyer en silence ; pourquoi viennent-ils ; quel est leur intérêt ; ils ne sont là ni pour se distraire, ni pour parler, ni pour apprendre, ni pour consommer. Debout assis debout ; et quand ils chantent ce n'est pas toujours beau. Chacun vient chercher une chose ; les vieilles, une compagnie, une habitude ; d'autres, des textes dits ; de l'intelligence aussi ; est-ce que chacun sait. Moi elle m'a apprivoisée, cette modeste gratuité ; par ces rendez-vous fixes le dimanche matin ; je me suis fait prendre, reprendre. Peut-être y avait-il, déposé au fond de moi, le besoin d'un tel rituel ; besoin d'y participer ; je pensais m'ennuyer mais j'avais sous-estimé la force de ce charisme froid, sans sympathie, sans plaisir et sans utilité ; sous-estimé la puissance de cette liesse plate qui m'anesthésie l'esprit ; là ; qui tendrement m'envahit et une heure plus tard me laisse avec le sentiment de ressortir moins bête, plus calme et plus humaine. Mais c'est sans doute un effet de ma croyance qui me fait écrire cela. **Saint-Théophile, dimanche 14 décembre.** À onze heures précises, entrant dans mon église, je vois s'approcher du micro la vieille Éléonore. Quatre-vingts ans, Éléonore, fidèle parmi les fidèles, secrétaire, inventariste ou encore catéchiste, est la terreur du micro dominical. Notre communauté est petite, une des plus modestes de la ville ; régulièrement il manque des personnes pour animer les célébrations – c'est-à-dire éditer une feuille de messe, choisir les chants et les entonner, soit plusieurs heures de travail – alors, avec plaisir, Éléonore se propose, elle est

si serviable. Mais il n'y a pire cantatrice. Chaque fois qu'elle s'approche du micro ; maintenant ; pour entonner un chant, le son qu'elle émet est une véritable agression ; ça déraile dans les aigus, grince dans les basses et s'éteint en route, sans que jamais on puisse parler de musique. Tous nous restons saisis ; là ; par un sentiment de honte, voire une douleur à l'oreille. L'organiste, qui est un grand professionnel, sort de ces messes peiné mais compatissant. Les paroissiens ; certains rien ; d'autres affligés ; et moi ; je ne peux ni chanter, ni prier, ni penser, stressée par l'irruption de cette voix ; maintenant ; impossible de se laisser bercer par le déroulement de l'office ; plus de charme, plus de liesse. Je me résous à rester sur mon banc : juste attendre la fin. **Saint-Saturnin (Pyrénées-Orientales), dimanche 21 décembre.** L'église du village accolée au château est sur toutes les cartes postales ; ses cloches sonnent loin ; les bancs à moitié vides ; des vieux Catalans et Catalanes ; un prêtre ; au milieu d'eux, moi qui suis la plus jeune. Les gens d'ici semblent se fondre dans le schiste gris. J'ai froid. Rien ne m'obligeait ce matin à me joindre à l'office ; j'hésite ; j'y vais, je quitte le groupe d'amis avec qui je suis venue en week-end. Pour m'en extraire, je donne un prétexte quelconque, une promenade, une course. Rien ne m'obligeait à mentir mais je mens. Je marche dans les rues pavées ; comme pour aller à un rendez-vous caché avec un amant, et sachant que cet amant vous décevra. Je me dis Pourquoi avoir menti ; et puis cette chapelle, le schiste gris, les gens. *Exerçons donc les papilles de notre cœur pour découvrir les traces discrètes du passage de Dieu* Voilà que cette messe m'a touchée ; c'est le plus difficile à exprimer. Qu'est-ce qui est si touchant : d'être de passage et d'entendre le curé dire : Que vous soyez d'ici ou d'ailleurs, nous sommes tous une seule et sainte famille ; de rejoindre la faiblesse de ces dames âgées crispées sous le froid – celles qui teignent encore

leurs cheveux, celles qui ne se les teignent plus ; est-ce d'écouter le chant doux de la communion ; de voir les enfants de chœur s'embrouiller dans leurs déplacements ; est-ce de me sentir enveloppée par un groupe inconnu et pourtant familier ? À ma gauche, un bout de toile d'araignée sale pendouille sous une statuette de saint Joseph, certainement depuis longtemps ; le chant final terminé, je le fais tomber d'un geste de la main. D'un geste net. Une vieille m'a vue, elle me sourit puis disparaît. Sur le parvis, personne. Les montagnes. Je rentre à pied. Qu'aurais-je pu dire ce matin pour ne pas mentir : qu'ils avaient besoin de moi pour faire tomber le fil de la toile d'araignée ?

Saint-Vincent (Hérault), mercredi 24 décembre. Il est vingt et une heures trente dans l'église moderne du quartier pavillonnaire de mes parents. Je suis venue avec mon père et sa silhouette qui chaque année s'affaisse un peu plus vers l'avant. Pour la troisième fois depuis mon retour à l'Église catholique, j'assiste à une messe de Noël ici dans cet affreux bâtiment. Mon père est content ; il salue de la tête quelques connaissances issues d'autres pavillons. Je n'aurais pas pu accomplir ce retour si les dimanches matin il m'avait fallu pousser ces mêmes portes vitrées ; s'il m'avait fallu rentrer ; ici ; dans ce bâtiment plat où on m'a dispensé le catéchisme jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Et nous prenons le chant d'entrée Dieu nous accueille en sa maison Dans le fond de l'église je vois un vieil abbé jouer de l'harmonium ; je le reconnais ; c'est à lui que j'écris une lettre pour rompre avec l'Église ; lettre de rupture en bonne et due forme. Je l'écris consciencieusement, assise au bureau de ma chambre d'adolescente ; je regrette aujourd'hui de ne pas en avoir gardé un double ; je la parais ; j'y mets tout ce qui s'exprime quand tout lien institutionnel devient insupportable ; parce que toute mémoire léguée par autrui est vécue comme une entrave ; et que je refuse l'histoire en train de s'écrire en moi ; histoire

et héritage sur lesquels on doit à un moment donné avoir prise. *Dieu nous accueille en sa maison* Le mercredi suivant, jour du catéchisme, je donne la lettre à l'abbé. Cette lettre, je ne la renierais pas ; je le pressens sans pouvoir relire mes phrases, celle qui rédige à quatorze ans n'a pas de tort : Je ne crois pas en Dieu monsieur mais en l'Homme, Pourquoi baptiser les enfants petits ; tout cela ; profondément vrai encore aujourd'hui ; aujourd'hui alors que j'assiste à la messe ; ici ; celle du départ et celle du retour, chacune ayant raison sans savoir entièrement sur quoi. *Dieu nous invite à son festin* Pourtant rien n'a changé. Les gens arrivent en voiture ; il y a du gravier noir sur le sol ; le parvis est large ; mes parents se plaisent à y discuter avec leurs amis, allongeant encore le temps infini de la messe pour une enfant ; derrière le bâtiment en béton il y a un jardin ; j'y cours beaucoup avec les garçons du caté ; je grimpe aux arbres ; un jour je tombe sur une souche, je saigne, j'en garde encore la cicatrice ; c'est aussi quand on s'y amuse moins, devenus adolescents, que je ne veux plus être catholique ; je me souviens d'un grand soulagement après avoir envoyé cette lettre ; d'une fierté. Après ; durant mes années sans église ; à Noël je demeure à la maison ; je dresse la table pendant que mes parents, ma sœur, se rendent à la messe de minuit. Ce soir je suis venue à pied avec mon père ; le vieil homme est content. *Jour d'allégresse et jour de joie* Pourtant j'ai horreur de ce bâtiment large et plat ; sorte de hangar fiché d'une croix en ferraille sur le toit. Le plafond est oblique, on pense à une salle de meeting ; désespérante impression d'horizontalité ; nous prenons place ; pas de colonnes, pas de vitraux ; les hommes voudraient paraître graves ; les femmes sentent des parfums moyen de gamme mêlés à une odeur de dindes aux marrons précuites. *Dans la cité du Dieu vivant* Dans cette église pousser la porte n'entraîne aucun enchantement ; la forme des parpaings est visible

sur les murs, les chaises sont en plastique, le carrelage est comme un sol de cuisine ; matériaux industriels reconnaissables. Alourdie de souvenirs, cette église me pèse ; vague agacement ; impatience ; mépris. Si j'avais fêté Noël dans des cathédrales aux vieilles pierres, grandes élévations, vitraux séculaires ; sans doute n'aurais-je pas déserté leurs bancs ; et il n'y aurait jamais eu de lettre de rupture, ni de départ ni de retour ; pas d'histoire en somme. *Criez de joie pour notre Dieu chantez pour lui car il est bon car éternel est son amour Alléluia Nous qui sommes réunis aujourd'hui* La messe commence ; une gaieté alors se diffuse, se crée ; une exaltation commune est dessinée ; la rancune s'efface ; c'est Noël tout de même. Quelque chose de bon du passé me rattrape ; d'autres sensations ; des souvenirs de fête ; et je ressens à nouveau cette jubilation enfantine de chanter à pleins poumons « Gloria in excelsis deo » sur l'air des « Anges dans nos campagnes ». Ce redoutable apprivoisement ; le revoilà ; l'inscription dans une histoire ; naïve et rassurante ; sensation un peu régressive ; se taire ; regarder ma famille ; et puis chanter ; je ne peux lutter longtemps contre. *Au nom du Père du Fils et du Saint Esprit Amen* Une fois par an, venir ici, c'est encore possible. *Nous savons que nous sommes pécheurs* Juste une fois. *Prends pitié de nous Kyrie Kyrie Kyrie Eleison O Christ Tu verses en nous l'eau de l'espérance Prends pitié de nous Christe Christe Christe Eleison* *Nous te louons nous te bénissons nous t'adorons* *Nous te glorifions nous te rendons grâce pour ton immense gloire Seigneur Dieu Roi du ciel Dieu le Père tout-puissant Seigneur Fils unique Jésus Christ Seigneur Fils du Père Toi qui enlèves le péché du monde Toi qui es assis à la droite du Père prends pitié de nous Car toi seul es saint toi seul*

Sainte-Eulalie (Lyon), dimanche 28 décembre. Pourtant je n'apprécie pas cette église sombre dans laquelle sont servies deux à trois messes par jour ; mais ce soir je marche

jusqu'à l'avenue où se trouve Sainte-Eulalie. Aucune assemblée ; les fidèles viennent ici rattraper la messe manquée du matin. On sent l'absence de communauté à l'espace laissé entre les fidèles ; l'église est trop grande ; le prêtre trop loin ; j'ai froid ; je peine à me concentrer. Regarder la tête du curé ; ne pas se laisser distraire par le bébé en face ou la marque de l'anorak du type devant moi ; ne pas s'agacer du piètre meneur de chant. Plein de pensées surgissent et bavardent ; de même qu'avant de dormir, dans mes constantes rêveries éveillées, celles que je retrouve pendant une promenade ou au moindre temps mort. Mais si alors je laisse en moi gonfler ce soliloque ; ici je cherche à le chasser. À la messe j'opère un effort de concentration ; il s'agit d'établir un calme, difficile exercice. Je me sens davantage en une heure décanter que prier ; ma cervelle se repose ; une boue mentale tombe au fond de quelque chose (est-ce une âme ?) et de là peut parfois naître ; naître seulement ; dépourvue du moyen de savoir quoi. *Toi seul es le Très-Haut* D'autres appelleraient « prière » cette gymnastique intellectuelle. Fatiguée souvent, mon effort se relâche ; la décantation s'interrompt et des flux d'idées traversent le cerveau ; archipels de pensées remontant en surface ; viennent alors des soucis, des projets enfouis ; un livre qu'on s'était promis de lire ; le bébé qui sourit ; une lettre à envoyer ; la marque de l'anorak ; on est distrait ; parfois des solutions à des problèmes concrets m'apparaissent et j'ai peur de les perdre d'ici la fin de la messe. Déjà terminée. **Église du Saint-Esprit (Gers), dimanche 11 janvier.** Une église pleine. Sentiment de voir ici un reflet étrange et suranné de ce village du Gers. Dans ces fidèles endimanchés je vois ses pierres taillées, son vieil archevêché, ses remparts, ses commerçants à l'accent du Sud-Ouest. Je compte quinze enfants de chœur ; trois demi-douzaines de scouts avec fanion et regroupés dans une contre-allée, vingt-cinq